

<https://www.mediapart.fr/journal/ecologie/131124/anaïs-maurer-le-colonialisme-nucleaire-et-le-changement-climatique-sont-le-produit-d-une-vision-cartesie>

[Écosystèmes et pollution](#) Entretien

Anaïs Maurer : « Le colonialisme nucléaire et le changement climatique sont le produit d'une vision cartésienne »

En Océanie, les luttes écologiques sont marquées par l'urgence de la montée des eaux et les blessures des essais nucléaires. Pour la chercheuse Anaïs Maurer, les combats des peuples du Pacifique passent par une remise en cause du scientisme lié à l'ordre colonial et par un retour à une pensée traditionnelle du rapport à la terre.

[Jade Lindgaard](#)

13 novembre 2024 à 17h26

En 2023, l'accord final de la COP28 sur le climat demandait d'« accélérer » le développement de l'énergie nucléaire pour décarboner les sources de production d'électricité. Dans une déclaration commune, vingt-deux pays – dont les États-Unis et la France – avaient appelé à tripler les capacités de l'industrie de l'atome d'ici à 2050 par rapport à 2020.

Mais dans la région océanienne, marquée par les campagnes d'essais des bombes nucléaires, l'atome n'est en aucun cas vu comme une solution au dérèglement climatique. Pour les anti-nucléaire, les îles du Pacifique héritent d'une triple « apocalypse » : épidémiologique à la suite de l'arrivée des Occidentaux et de nouveaux virus, nucléaire avec l'équivalent d'une bombe Hiroshima par jour tous les jours pendant cinquante ans, et climatique avec la montée des eaux.

Le directeur général de l'Agence internationale de l'énergie atomique, Rafael Grossi, doit prendre la parole mercredi 13 novembre pour inciter à investir plus fortement dans l'atome. Il devrait être rejoint par le conseiller climat de la Maison-Blanche, John Podesta. Des associations et ONG australiennes de leur côté [montent au créneau](#) pour dénoncer les délais, le coût et les déchets de ces éventuels futurs réacteurs nucléaires.

Pour Anaïs Maurer, enseignante et chercheuse à la Rutgers School of Arts and Sciences à New York, les peuples d'Océanie, souvent présentés comme des « victimes », « sont les premiers peuples à avoir mis en place des stratégies de résistance » contre la violence du complexe capitaliste et colonial militaro-industriel. Dans un livre sensible et politique, encore non traduit en français, *The Ocean on Fire. Pacific Stories from Nuclear Survivors and Climate Activists* (Duke University Press, 2024), elle retrace plusieurs décennies de contestation du « colonialisme nucléaire », à partir de l'explosion de la première bombe atomique à Hiroshima, par des peintres, des autrices et auteurs, des musiciennes et musiciens des différentes îles du Pacifique. Elle montre les liens profonds entre cette critique et le refus de « l'impérialisme carbone ». Et appelle à déconstruire la dichotomie « qui a divisé le monde entre la science et le reste, entre la raison et les émotions, entre les hommes et les femmes, entre les colonisateurs et

les colonisés, entre ceux qui inventent des bombes nucléaires et ceux qui se font irradier ». Elle s'en explique à Mediapart dans cet entretien.

Anaïs Maurer (DR).

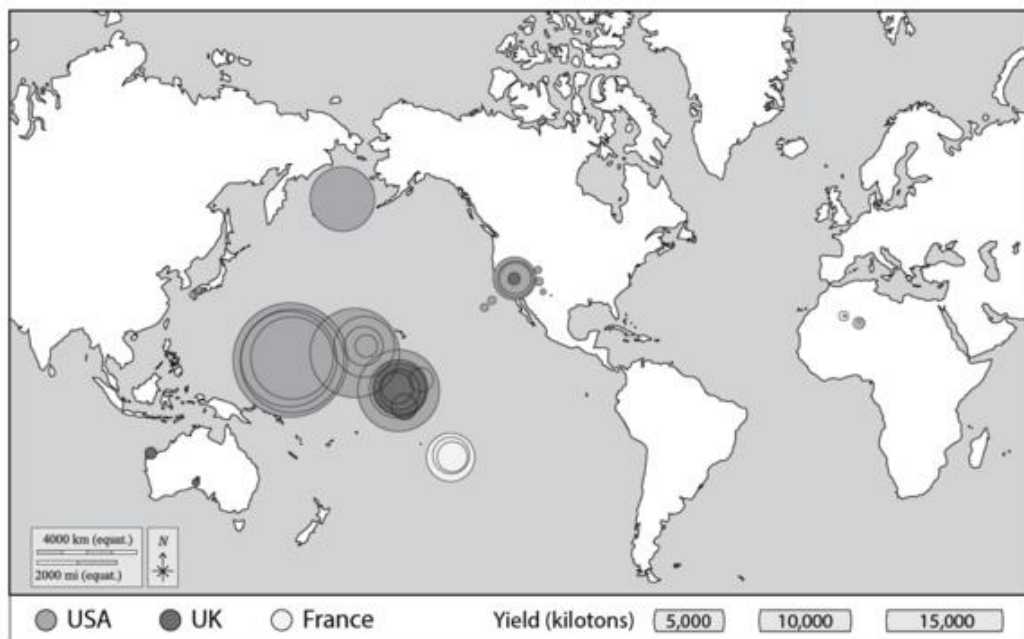


Mediapart : Votre livre s'intitule « *The Ocean on Fire* » (« l'océan en feu »). Or, les essais nucléaires français dans le Pacifique se sont terminés en 1996. Depuis l'Hexagone, on a le sentiment que c'est une histoire terminée depuis longtemps. N'est-ce pas le cas depuis la Polynésie ?

Anaïs Maurer : J'ai choisi ce titre parce que dans ce livre, j'essaie de mettre en parallèle le problème du colonialisme nucléaire et le problème de l'impérialisme carbone et du réchauffement climatique. Ces deux aspects là font que l'océan est en feu.

Dans l'Hexagone, les activistes climatiques et les activistes anti-nucléaire se parlent à peine et, malheureusement, le nucléaire est souvent présenté comme une solution au changement climatique. Alors que dans le Pacifique, les activistes anti-nucléaire et les activistes climatiques sont les mêmes personnes. C'est en tout cas le même combat idéologique contre une certaine façon de voir le monde. Contre une façon de se penser maître et possesseur de la nature. Les activistes, qui sont toujours des activistes décoloniaux, insistent sur le fait que ces problématiques découlent de la même idéologie cartésienne qui soustrait l'homme à la nature. Ils y opposent une autre idéologie qui insiste au contraire sur le lien à la terre. Et, c'est important de le préciser, même après une catastrophe écologique comme des essais nucléaires ou la montée des eaux.

Bien évidemment cette date de 1996 n'est pas du tout une date butoir parce que les retombées *[des essais nucléaires français – ndlr]* sont inscrites dans l'ADN du peuple mao'hi. Elles sont inscrites dans les générations qui naissent et les générations qui vont continuer à naître. Comme le dit l'activiste anti-nucléaire et maintenant élue à l'Assemblée de Polynésie française, Hinamoeura Morgant-Cross : « *La force de frappe de la France, elle coule dans mes veines.* »



MAP 1.1. Western nations' nuclear tests' yield. Map by Anaïs Maurer and Rose Sullivan.

Carte des essais nucléaires occidentaux dans le Pacifique, selon leur puissance, Anaïs Maurer et Rose Sullivan (2024).

Que signifie cette phrase, c'est une métaphore ?

Non, c'est vraiment ça. Paradoxalement les essais nucléaires coulent dans les veines de tous les êtres vivants, humains et non humains, particulièrement dans les colonies nucléaires. C'est inscrit dans l'ADN et dans l'environnement à perpétuité. La France reconnaît qu'il y a du plutonium à Moruroa et Fangataufa, qui restera là pour des centaines de milliers d'années. Ces îles sont interdites d'accès. Il y a du plutonium à Hao *[atoll qui a servi de base militaire pendant les essais – ndlr]*. Il y a tous ces déchets qui ont été océanisés, ce qui est vraiment un euphémisme pour dire qu'ils ont été mis dans l'océan, qu'ils continuent de contaminer.

L'État a supprimé les registres qui indiquaient la cause des décès pendant presque toute la période des essais nucléaires.

Aux îles Marshall *[où les États-Unis ont mené des essais nucléaires entre 1946 et 1958 – ndlr]*, les déchets ont été mis sous [le dôme de Runit](#), qui ne répond pas aux standards de sécurité d'une décharge d'ordures ménagères. Avec la montée des eaux, tous ces déchets nucléaires vont bien sûr continuer de contaminer l'océan. Donc il n'y a vraiment pas de date butoir à la fin du colonialisme nucléaire. L'avion qui a largué la bombe qui a détruit Hiroshima est parti de l'île de Tinian. Donc le Pacifique a vraiment été le « *terrain de jeu nucléaire* » des puissances occidentales, selon l'expression du chercheur australien Stewart Firth.

Ce cataclysme nucléaire est venu s'ajouter à d'autres apocalypses. Dans mon livre, j'essaie d'historiciser la notion d'apocalypse en rappelant que le Pacifique a survécu non pas à une, non

pas à deux, mais à trois apocalypses. Une apocalypse épidémiologique avec l'arrivée des Occidentaux et de nouveaux virus qui ont détruit jusqu'à 95 % de la population de ces îles. Puis l'apocalypse nucléaire avec l'équivalent d'une bombe Hiroshima par jour tous les jours pendant un demi-siècle, de 1946 à 1996. Et maintenant l'apocalypse climatique.

La « perpétuité » du nucléaire dans l'ADN que craignent ces activistes, ce serait les effets à long terme dans les organismes des radionucléides émis par les essais ?

C'est l'idée, qui fait débat entre scientifiques, qu'il y a des conséquences transgénérationnelles à l'exposition aux rayons ionisants. Dans les années 1950 et 1960, l'image de l'enfant malade et du fœtus mort-né a été l'un des premiers leitmotivs utilisés par le mouvement anti-nucléaire. Elle mettait au premier plan la crainte que soit affectée la capacité des femmes à transmettre la vie.

À lire aussi

[Dossier La France et les irradiés du Pacifique 11 articles](#)

Dans la littérature et l'expression artistique du Pacifique, on retrouve tout le temps des descriptions de femmes qui ont des cancers : cancers du sein, de l'utérus. Elles mettent l'accent sur cette terreur qui est partagée aujourd'hui par de plus en plus de femmes qui disent : « *J'ai peur d'avoir des enfants.* » Et qui parfois décident de ne pas avoir d'enfants, ou sont malades et sont découragées par leurs docteurs. Il n'y a pas d'études statistiques sur le nombre de fausses couches. Il n'y a pas de données scientifiques. L'État a supprimé les registres qui indiquaient la cause des décès pendant presque toute la période des essais nucléaires. Donc, on n'a pas d'accès immédiat au discours scientifique.

C'est une raison d'autant plus importante de se tourner vers ce savoir communautaire, ces témoignages qui sont transmis dans ces ouvrages, ces chants, ces peintures. Ils parlent d'une angoisse partagée, profonde, sur les conséquences contemporaines de ces essais.



« French Apocalypse », de Cronos. Avec l'aimable autorisation de l'artiste.

Est-ce en raison du manque de données scientifiques et des controverses sur leur interprétation que vous avez travaillé sur ce que vous appelez les « Pacific Stories », les récits de cette double expérience de colonialisme nucléaire et d'impérialisme carbone ?

C'est l'inverse en fait. Ce sont les voix de ces artistes qui m'ont amenée à ces sujets. J'ai grandi à Tahiti. Dans les années 2000, on ne parlait pas du nucléaire dans le milieu duquel je viens, qui est la classe sociale qui a bénéficié des essais.

C'est en partant de Tahiti pour aller faire mes études d'abord en France puis aux États-Unis, et en me plongeant dans ces textes et dans ces œuvres d'art que c'est devenu impossible à ignorer. C'était un cri ! Et je trouve vraiment frappant que l'art et ces récits permettent d'avoir ce dialogue que des écrits peut-être plus scientifiques n'ouvraient pas. Le roman que je conseille toujours est *L'Île des rêves écrasés*, de Chantal Spitz, qui date de 1991. C'est un récit généalogique qui commence par la création du monde par le dieu créateur Taaroa et, de généalogie en généalogie, on arrive à la période des essais nucléaires, où les trois protagonistes

finissent sans descendance. De nombreuses personnes développent des cancers et le seul enfant qui naît est nommé d'après la bombe. C'est un récit inspiré de faits véridiques. Un enfant né à Mangareva a été nommé Canopus, d'après le premier essai thermonucléaire français [en 1968 – ndlr].

Une des étapes qui conduirait à penser autrement, c'est de revaloriser les autres formes de savoir et un autre mode de rapport à la terre.

La Polynésie est encore présentée dans le discours dominant comme un lieu paradisiaque et un lieu de fantasmes sexuels sur la vahiné, qui serait sexuellement disponible. Ces narrations artistiques proposent un récit inverse : celui de l'interruption brutale de la capacité à donner la vie sous le soleil nucléaire.

En écoutant ces textes, il m'est apparu que c'était une forme d'archive, une forme de production de savoir qui devrait être légitime. On ne devrait pas avoir à attendre les preuves scientifiques, on ne devrait pas avoir à attendre la déclassification des archives [militaires – ndlr] quand tant d'autrices, tant de chanteurs, tant de peintres cherchent à exorciser ou à faire le deuil ou à mettre en mots la souffrance de devoir vivre dans un pays où on a peur d'avoir des enfants.

En même temps, mener des études épidémiologiques sur les effets sanitaires de contamination massive, par exemple par le chlordécone en Martinique et en Guadeloupe ou l'eau polluée à Flint aux États-Unis, est un outil de savoir et peut ouvrir la voie vers la reconnaissance des atteintes subies.

C'est un discours légitime, mais comme le dit [Audre Lorde](#), on ne détruira pas la maison de l'opprimeur avec les outils de l'opprimeur. Le colonialisme nucléaire et le changement climatique sont le produit d'une vision cartésienne qui a divisé le monde entre la science et le reste, entre la raison et les émotions, entre les hommes et les femmes, entre les colonisateurs et les colonisés, entre ceux qui inventent des bombes nucléaires et ceux qui se font irradier. C'est cette dichotomie qu'il faut déconstruire parce que c'est elle qui nous mène droit dans le mur. Et là, je parle de nous dans l'humanité tout entière, parce que c'est cette même dichotomie qui conduit encore à espérer des techno-solutions au problème de l'effondrement climatique.

En quoi cette déconstruction est-elle selon vous nécessaire pour faire face au choc climatique ?

La fin de la religiosité autour du savoir scientifique est devenue une évidence. Comme dit [Amitav Ghosh](#), l'effondrement climatique est une crise culturelle, et pas une crise qui sera résolue par la technique. Ce n'est pas une crise qui sera résolue dans les laboratoires. Ce n'est pas une crise qui sera résolue par la science. La science a indiqué le problème. Maintenant il faut qu'on pense autrement.

Une des étapes qui conduirait à penser autrement, c'est de revaloriser les autres formes de savoir et un autre mode de rapport à la terre. Dans mon livre je m'intéresse à l'évolution de la contestation du cartésianisme. Les penseurs de la négritude ont fait un travail extraordinaire en contestant cette élévation de la science au rang de religion. Les philosophies d'Océanie, que le poète du Vanuatu Paul Tavo a appelées l'« océanitude », vont encore plus loin que les penseurs de la négritude dans cette déconstruction de la centralité de la science. En expliquant que l'homme n'est pas seulement « une partie » du monde : l'homme n'est rien sans le monde. Comme dit la poétesse [Kathy Jetñil-Kijiner](#) : « *Nous ne sommes rien sans les îles.* »

Ça change complètement la notion d'environnementalisme. Il ne s'agit pas de protéger ce qui nous environne, il s'agit de renverser cette vision cartésienne qui met l'homme, la science, la raison au sommet, et de revaloriser la matérialité du monde. Les scientifiques le reconnaissent eux-mêmes et pleurent régulièrement devant la caméra en disant qu'ils n'ont pas la solution : il faut penser autrement, il faut sentir autrement. Cette partie basse des savoirs est presque maintenant une région fantôme des savoirs universitaires. Ils sont entièrement éclipsés par le monde des statistiques, des mathématiques et des big data.

Que disent ces artistes que vous avez étudié·es sur cette « matérialité du monde » ?

Je m'intéresse à des œuvres qui couvrent une très large période historique, de 1945 à nos jours. Au cours de cette période, les choses ont énormément changé compte tenu de l'évolution de la pression politique.

À lire aussi

[L'atome, l'art et nous](#)

13 octobre 2024

Les premiers chants anti-nucléaire que j'ai pu analyser datent de 1945, et ne sont pas véritablement des chants engagés. Ils viennent de 'Uvea mo Futuna, la colonie française de Wallis et Futuna, où, à une époque durant laquelle il n'y avait presque pas de radio et de télévision, le moyen de partager l'information était le *fo'i lau*, un chant à valeur de diffusion de l'information. J'ai retrouvé dans les travaux d'ethnologues un chant, composé par le révérend Soane Vahai, qui partage l'information que les Américains ont fait exploser la bombe nucléaire à Hiroshima. Il a appris l'information de l'armée américaine qui occupait 'Uvea à cette époque, et qui présentait la bombe comme une arme pour mettre fin à toutes les guerres et pour apporter la paix dans le monde.

Il est parvenu à déconstruire la propagande américaine en disant que cette bombe ressemble à un démon, « *mo te temonio* » en wallisien. Un chrétien qui utilise cette dichotomie pour présenter la bombe qui doit mettre fin à toutes les guerres, on voit qu'il est assez sceptique par rapport à ce discours salvateur qui était celui des missionnaires qui ont apporté les virus, et qui est aujourd'hui celui des techno-utopistes qui veulent construire des îles flottantes en Polynésie.

On va des discours très militants, par exemple de Chantal Spitz, de Tituaa Peu de Ra'i Chaze, qui sont des femmes engagées, qui font les marches anti-nucléaire depuis le début, qui ont vraiment une action politique construite, à ces autres formes d'œuvres d'art moins politisées qui donnent le pouls de la société. Elles sont presque des objets sociologiques, qui montrent la puissance des traumatismes de ces apocalypses cycliques et qui montrent une continuité dans la conviction qu'il y a quelque chose de pourri dans le royaume de la techno-utopie.

Qu'appellez-vous « impérialisme carbone » ?

C'est un peu la même logique de délocalisation des conséquences les plus toxiques des industries dites du progrès. On parle de colonialisme nucléaire parce que les bombes thermonucléaires n'ont pas été détonées à Paris. C'est la même chose avec l'impérialisme carbone. Les deux tiers du CO₂ sont absorbés par l'océan. L'océan le plus grand, c'est l'océan Pacifique. Donc il y a ce phénomène de délocalisation concrète du CO₂ depuis les centres industriels continentaux vers les îles du Pacifique, qui captent le carbone.

La disparition des peuples du Pacifique a été prévue comme imminente depuis le XVI^e siècle.

Anaïs Maurer

Cela relève de la même idéologie. Les îles du Pacifique sont, sur la plupart des planisphères, surtout en France, toujours placées aux marges et jamais nommées. C'est une façon d'invisibiliser cette région du monde. Or, le Pacifique est à la fois au centre du complexe nucléaire, puisque c'est là que les bombes les plus dangereuses ont été explosées, et au centre du système pétrocapitaliste, puisque c'est là que va le carbone. Dans tous les cas, cela a été présenté par le discours occidental dominant comme un phénomène regrettable mais inévitable.

À lire aussi

[Dossier À Bakou, une COP dans un monde en crises 5 articles](#)

Avec le réchauffement climatique, on a exactement la même idéologie à l'œuvre, où les îles du Pacifique sont présentées comme les premières appelées à disparaître avec la montée des eaux. « C'est dommage, mais il n'y a rien à faire. » On sait très bien qu'avec un réchauffement de plus de 1,5 °C, tous les atolls vont être submergés. Tous les récifs coralliens, qui sont la base de l'écosystème, vont mourir. Et pourtant, même les accords de Paris qui sont présentés comme une grande victoire, ne mentionnent pas cet objectif de 1,5 °C.

C'est en fait ce qu'on peut appeler « *un racisme d'anéantissement* », qu'[Alban Bensa](#) définit comme un racisme qui présuppose non pas l'infériorité des populations stéréotypées, mais leur inévitable disparition.

La disparition des peuples du Pacifique a été prévue comme imminente depuis le XVI^e siècle. Les peuples du Pacifique sont souvent présentés dans le discours climatique et par beaucoup d'ONG anti-nucléaire comme des victimes innocentes, sans agentivité. Ce que les philosophes du Pacifique montrent au contraire, c'est que ce ne sont pas les derniers peuples à vivre à l'ère de l'Holocène, ce sont les premiers peuples à être entrés dans l'Anthropocène. Ce sont les premiers peuples à avoir vécu de plein fouet la violence de la biopolitique, la violence du complexe capitaliste militaro-industriel. Et ce sont les premiers peuples à avoir mis en place des stratégies de résistance et une philosophie pour contrer ce discours. Voilà un lien possible à mettre en avant dans le rapport entre le colonialisme nucléaire et le colonialisme carbone.

[Jade Lindgaard](#)

Boîte noire

J'ai rencontré Anaïs Maurer lors du [colloque](#) Nuclear Revival and Legacies: Insights from Humanities and Social Science, qui s'est tenu les 21 et 22 octobre à l'École nationale des ponts et chaussées. L'interview pour Mediapart s'est tenu à Paris en présentiel le 28 octobre, pendant environ 1 heure.